

AVANT-PROPOS

Le lecteur trouvera dans ces pages le récit d'un voyage au Bhoutan que ma femme et moi voulions faire depuis quelques mois dans ce royaume himalayen, isolé et secret. Partant de Calcutta, nous avons remonté le fleuve sacré Brahmapoutre, puis fait route vers Darjeeling au Bengale-Occidental. Nous voulions nous approcher progressivement du Bhoutan.

Coincé entre la Chine et l'Inde, à l'est du Népal, protégé du Tibet au nord par de hautes montagnes que la neige et les glaciers ne quittent pas, au sud par une jungle épaisse et par le fleuve Brahmapoutre, le Bhoutan est très peu connu car il est resté longtemps fermé à l'étranger. Royaume indépendant, il a lentement secrété ses propres principes démocratiques et sa philosophie : le « bonheur national brut ». De quoi aiguïser la curiosité du monde.

LE BHOUTAN

Par leurs sonorités, les noms mêmes des régions qui l'avoisinent – l'Assam, l'Arunachal Pradesh, le Myanmar, le Bangladesh, le Nagaland, le Mizoram, le Manipur, le Tripura – évoquent un monde du passé, sauvage, fait de splendeurs et de cruautés. Le Bengale, les cités de Calcutta et de Bhubaneshwar offrent les figurations contrastées de l'hindouisme, de l'ancienne puissance commerciale et industrielle de l'ère victorienne et de l'atroce misère des populations de la rue. Les longs fleuves légendaires trouvent leur source sur les plateaux himalayens : à l'ouest, l'Indus, le Gange ; le Brahmapoutre au centre ; le Mékong, plus à l'est ; l'Irrawaddy vers le Myanmar, et en Chine, le Yangzi Jiang et le Huang He (fleuve Jaune). Tous ont inspiré de brillantes civilisations et attiré, depuis Alexandre arrêté sur l'Indus, ceux qui ont voulu les remonter jusqu'à leurs sources.

Comment le petit royaume du Bhoutan peut-il exister encore dans un cadre géographique où dominant de vastes déserts, des étendues glacées, de grandes forêts, les rizières, où poussent toutes les fleurs, toutes les plantes et les fruits des Indes orientales, où vivent de grandes espèces animales qui frappent l'imagination : rhinocéros, tigres, panthères et léopards des neiges ? Comment ce pays a-t-il résisté à des peuples voisins

AVANT-PROPOS

combatifs? Et d'où lui vient cette idée du « bonheur national brut »? Est-elle passéiste ou complètement innovante?

Le Bhoutan est présent depuis plusieurs années dans quelques institutions internationales de première importance : Nations unies, Banque asiatique de développement, Association sud-asiatique pour la coopération régionale (ASACR). Il a sans doute appris du monde plus que le monde n'a appris de lui. Dans sa nature profonde, il semble passionnant : s'il s'est protégé de l'univers, est-ce pour rester lui-même? Le Bhoutan serait-il, en quelque sorte, un pays fossile? Troublant destin. Nous avons envie d'aller voir.



L'Inde du Nord-Est et le Bhoutan

EN REMONTANT LE BRAHMAPOUTRE

En 1783, l'« Honourable East India Company » et le gouverneur du Bengale ont décidé d'envoyer le capitaine Samuel Turner en ambassade à Lhassa afin « d'étendre la connexion britannique avec *a Quarter of the world*¹ ».

La seule voie d'accès consistait à traverser le Bhoutan jusqu'au Tibet par un col de 6 000 mètres, celui qu'avaient emprunté à l'ouest les envahisseurs tibétains. Il fallait, en route, persuader les lamas de laisser le passage. Chacun pour son compte, ceux-ci commandaient des forteresses-monastères, au nombre

1. *An Account of an Embassy to the Court of the Teshoo Lama in Tibet*, Bulner and Co, Londres, mai 1800. Texte réédité par l'Asian Educational Services, New Delhi, Madras, 1991. Une traduction de Françoise Pommaret a paru dans la collection « Fleuve jaune », Findakly, Paris, 2002, sous le titre *Relation de voyage de Samuel Turner*.

d'une vingtaine, où se regroupait l'essentiel de la population. À Lhassa, en cherchant un accord avec Theshoo Lama, qui suppléait à l'absence du dalaï-lama, chef spirituel du Tibet, en voyage à Pékin, l'East India Company espérait ouvrir un échange commercial fructueux avec la Chine.

La relation de l'expédition de Samuel Turner a été publiée à Londres en 1800. Son principal intérêt est de décrire les rapports politiques et psychologiques difficiles entre le Tibet et la Chine, qui ont conduit progressivement à la volonté d'isolement du Bhoutan, protégé par ses montagnes.

« L'empereur de Chine, qui partageait la foi des Tibétains, avait délégué un officier de haut rang avec un détachement de troupes conséquent pour honorer et escorter le jeune Lama. [...]

« [...] Il est vrai que les Tibétains ne s'inclinaient pas devant l'autorité immédiate de la cour de l'Empereur, mais son influence les impressionnait dans sa manière d'agir et suscitait chez eux réserve et prudence. Ils adoptaient une attitude qui est plus celle de sujets que d'alliés. Leur jalousie en ce qui concernait les ingérences des Chinois comme le poids de leur joug, même léger, tranchait avec la réserve qu'ils manifestaient envers les délégués et les troupes qui n'avaient d'autre objectif que

d'honorer le Lama. Ceux-ci n'avaient pas été admis dans l'enceinte du monastère, ce qui aurait été considéré comme une sorte de profanation : pour eux, les Chinois représentent une race grossière et impure. Les Tibétains, impatients de les voir partir, prenaient des airs de conspirateurs pour éviter de leur permettre de se mêler de leurs affaires. Un certain nombre de membres du monastère m'ont annoncé leur départ avec un air évident de satisfaction¹. »

Jaloux de son indépendance, le Bhoutan, dont le bouddhisme, les arts et les traditions ont tant en commun avec le Tibet et, par ricochet, avec la Chine, s'est protégé de l'un et de l'autre. On comprend aussi à quel point ce pays, comme le Sikkim et le Népal, est différent de l'Inde des Moghols et de l'Inde du Sud. Sa population a le type sino-tibétain avec des traits mongoloïdes que l'on retrouve plus ou moins dans la partie orientale du Bengale, au Bangladesh, jusqu'en Birmanie.

Le récit de Samuel Turner suscite une question : comment le Bhoutan a-t-il réussi à échapper à la fois au joug du Nord et à celui du Sud, alors qu'il est situé sur le versant sud de la chaîne himalayenne et qu'il tient sa philosophie religieuse, sa culture et ses caractéristiques des grands plateaux tibétains et mongols ?

1. *Ibid.*

Dans l'avion qui nous menait à Delhi, j'avais lu un étrange récit, *Funérailles célestes*, écrit par une Chinoise¹. C'était probablement une histoire vécue, racontée à l'auteur par Shu Wen, jeune médecin chinoise, qui vient d'épouser en 1950 un camarade de parti, lui aussi médecin. Il s'engage, par patriotisme, dans l'Armée populaire de libération, au lendemain de la proclamation de la République populaire de Chine. Son bataillon est envoyé d'urgence au Tibet où des incidents viennent d'éclater. Il écoute ce qu'il pense être son devoir. Shu Wen ne veut qu'une chose : le rejoindre dans cette destination incertaine pour rester avec lui. Elle reçoit l'autorisation nécessaire et part comme médecin dans l'armée. Lors de ce long voyage d'errance parfois sans espoir, vivant avec les nomades dans des zones désolées, elle s'enfonce dans des régions où l'ennemi de chaque instant est la nature elle-même. Au bout de vingt ans de quête vaine, elle parvient à une montagne sacrée, dans le nord. Elle découvre alors, par le récit d'un chaman ermite, que son mari s'est donné la mort pour sauver ses camarades quelque vingt années auparavant : il a reçu de ses ennemis le droit de se fondre dans la nature par des

1. Xinran, *Funérailles célestes*, Éditions Philippe Picquier, 2005.

funérailles célestes, en s'exposant aux oiseaux de proie. Elle trouve ainsi le héros qu'elle a cherché si longtemps. De jeune Chinoise, elle s'est progressivement transformée en vieille Tibétaine bouddhiste, fantôme de ce qu'elle avait été, jamais résignée. N'ayant pu vivre avec l'homme qui est unique pour elle, elle a cherché à comprendre sa disparition. Elle fait enfin sa connaissance en découvrant la mort qu'il a eue. Ce sentiment indestructible qui vit en elle lui permet de dépasser sa misérable existence pour entrer dans un souvenir de lumière cosmique. Survivante surgie du cœur de montagnes légendaires et de son propre passé, elle accède à une forme de sagesse, à la résignation du seul bonheur enfoui en elle. Elle disparaît après la narration de ce qui a été son destin, s'effaçant comme une ombre.

L'auteur de ce récit fait naître chez le lecteur un sentiment mêlé d'admiration et de compassion : elle décrit les tourments d'une âme qui ne peut que souffrir en recréant, à chaque instant de son existence, ce qui fut, est et restera l'espoir et l'aboutissement de ses tribulations.

Un roman japonais¹, paru il y a quelques années, m'avait impressionné de façon très

1. Yasushi Inoué, *Paroi de glace*, Stock, 1998.

différente. Le souvenir m'en revient à la lecture de *Funérailles célestes*. C'est le récit de l'ascension par deux jeunes étudiants d'une montagne enneigée et glacée, qui se termine par la chute mortelle de l'un d'eux. Le survivant revient avec sa fiancée sur les lieux de la disparition de son ami, un an plus tard. Est-ce le remords de ne pas l'avoir suffisamment cherché ? Le sentiment d'un impossible renoncement ? Est-ce le désir particulier, toujours vivace, de pureté et d'élévation que donne l'univers de la très haute montagne ? Malgré les supplications de son amie, une obsession l'envahit, l'isole en lui-même ; il cède à un désir compulsif, peut-être à l'instinct de mort. Seul, presque arrivé au sommet, il glisse et se tue...

Dans ces deux récits si singuliers, une purification s'opère avec une extrême souffrance. Le jeune Japonais cède à l'irrésistible attirance de la mort. Chez Shu Wen, Chinoise lentement métamorphosée en Tibétaine, la volonté de création d'une vie, même imaginaire, est plus forte que cette souffrance.

Parmi ces deux destins, celui de Shu Wen conforte la conviction que la vie construite sur le courage et l'amour va au-delà de la mort.

Nous ne restons qu'une nuit à Delhi. Dans la rue, je lis une gigantesque affiche publicitaire d'une compagnie d'assurances : « *No more sinking with sorrow, but flying with joy*¹. » Rassurante pensée...

En nous envolant vers l'Assam et le Bhoutan, je récite à ma femme une phrase d'Ilioucha, l'un des frères Karamazov, le séminariste. Elle tourne dans mon esprit comme le mélancolique refrain d'une âme aimante : « ... et les tendres pousses, les tombes chères, le ciel bleu, la femme aimée... » Sa poésie apaise celui qui quitte son pays et entre dans un monde nouveau qu'il ne comprendra peut-être pas.

Le 13 mars, un avion des Kingfisher Airlines va nous déposer à Guwahati. Cette ville de près d'un million d'habitants, capitale économique et politique de l'Assam, laide, sale, enfumée, est sans charme. Nous allons visiter un temple dédié à Shiva, le temple de Kamakhya. Nous retrouverons partout dans l'Assam le « Lord » Shiva, destructeur du monde pour qu'un autre soit créé. La population de Guwahati patiente pendant des heures pour passer quelques minutes devant la statue du dieu, s'incliner silencieusement et y déposer

1. « Assez sombré dans le chagrin, volons dans la joie. »

LE BHOUTAN

ses offrandes. Nous apercevons la statue de Shiva dans son sanctuaire. À côté du temple, comme dans les sites religieux, l'eau verte croupie d'un vaste bassin baigne les marches au bas desquelles les croyants se plongent ou pratiquent leurs ablutions. C'est une rencontre brutale avec l'hindouisme.